

Beaucoup d'architectes me traitent de passéiste (...) Cela tient certainement au fait qu'il est plus facile pour moi de me référer aux architectures antérieures au XIXe siècle, parce que, comme je le dis souvent, elles ont eu le temps d'être abouties. Je me penche beaucoup sur l'étude de l'architecture dite "populaire". J'y trouve des subtilités constructives savoureuses, des inventions, une rigueur qui, à mes yeux, fait défaut à certaines "architectures de représentation". J'aimerais trouver un mot pour synthétiser cette dernière expression, alors parfois j'utilise le mot "monumental". Je suis aussi tenté de reprendre l'expression "architecture savante". Seulement à mes yeux, l'architecture dite populaire est aussi savante dans la mesure où elle est le fruit d'un savoir très élaboré. C'est toute la difficulté de ma position. La plupart de mes contemporains méprisent le savoir populaire. C'est le cas en architecture, mais aussi en musique, et dans beaucoup d'autres domaines.

La composition architecturale telle qu'elle est apparue à la Renaissance et qu'elle s'est perpétuée de nos jours, néglige trop souvent l'homme, devient abstraite. Or l'architecture populaire est là essentiellement pour servir l'homme, ce qui est mon objectif, et c'est entre autres pourquoi elle m'instruit. Je ne cherche pas à plaire, je cherche à satisfaire tous les sens de celui qui vivra dans mon architecture, qu'il se sente accueilli, qu'il ait frais quand il fait trop chaud dehors, qu'il ait chaud au bon moment, qu'il soit respecté dans son intimité, qu'il soit aussi respecté dans ses perceptions visuelles, que ce soit vis-à-vis du lieu que j'ai conçu pour lui, ou vis-à-vis de son environnement. J'ai appris en Algérie que l'architecture peut aussi accompagner le "se tenir dehors". Une architecture ouverte sur le ciel, c'est ce que sont les "west ed-dars" ou les terrasses dans les régions où il est agréable de rester dehors la plus grande partie de l'année. Attention, ces dehors sont des espaces protégés à part entière, auquel il faut réfléchir avec le plus grand soin. Ce sont des espaces intimes quand nécessaire, qui accompagnent comme ailleurs les gestes quotidiens. (...)

Depuis des millénaires, dans les climats privilégiés, et jusqu'à aujourd'hui, dans d'autres exemples qui ne sont pas médiatisés, on a su obtenir la protection de l'intimité des espaces domestiques extérieurs. À mes yeux, nous sommes là en présence d'un manque de civilisation, et si ce n'est pas par ignorance, ce pourrait être par négligence.

(...) J'aime à dire que le site est primordial. Alors que toutes mes constructions sont orientées sud-est, pour ma maison en Grèce, j'ai orienté le regard vers l'ouest, afin de contempler la mer depuis une sorte de podium où l'on accède par une circulation plus basse que j'appelle une *durka* après avoir étudié les habitations du Caire. La *durka* est plus particulièrement l'endroit où l'on peut entrer les souliers au pied contrairement au podium qui, lui, est une sorte d'*iwan* où l'on se tient assis par terre et pieds nus. Cette maison est un paradoxe.

Ceci me conduit toujours à cerner le détail. Par exemple, à l'école, on apprend à répartir les marches des escaliers selon un pas régulier. Avec ce raisonnement l'escalier est toujours droit, alors qu'il est possible de faire autrement, par exemple disposer trois marches ici, cinq marches un peu plus loin. De plus, en interrompant plusieurs fois la montée, tu peux changer la hauteur des marches. Quand tu montes trois mètres sur une seule volée, il ne s'agit pas de changer la hauteur des marches, sinon tu butes. Alors qu'avec un escalier de "chèvre", tu ne butes pas, tu accompagnes chaque marche ; si tu as besoin d'une marche (qui soit) plus haute que d'autres, ça ne gêne pas. À l'atelier du M'Zab, j'avais du mal avec les Suisses, qui voulaient dessiner les escaliers. Je leur disais : "non, on le dessinera sur le mur", et ça marchait mieux.